

— Muriel ! Quelle charmante surprise. Entrez donc.

Je fis signe à la receveuse des postes de Little Dipperton d'entrer se mettre à l'abri du soleil. Il n'était encore que 10 heures, mais la journée promettait déjà d'être chaude.

Muriel avait le visage écarlate. Elle transpirait abondamment dans sa robe de coton noire, et tenait fermement un sac de courses en toile, noir aussi.

Dehors, je repérai une vieille bicyclette appuyée contre le mur.

— J'espère que vous n'êtes pas venue à vélo par cette chaleur, lui dis-je en l'invitant à passer dans la fraîcheur de la guérite ouest, devenue depuis peu *Les Collections de Kat, vente et estimation*.

Muriel faisait triste mine, ce qui n'était pas très étonnant vu que son époux était décédé d'une crise cardiaque deux semaines plus tôt, après cinquante années de mariage. Comme nombre de couples mariés du village dont la famille vivait ici depuis des générations, ils se connaissaient depuis l'enfance.

Elle balaya du regard l'intérieur de cet ancien corps de garde du XVIII^e siècle qui, avec son jumeau identique, flanquait l'entrée principale de la propriété du manoir de Honeychurch.

Lady Edith Honeychurch m'avait loué les deux guérites afin que je puisse monter ma nouvelle affaire.

Des cartons remplis d'objets de mon stock – des poupées anciennes et des oursons, une kyrielle de boîtes en émail, en bois marqueté de Tunbridge, des lampes Tiffany et autres objets Art déco – étaient empilés au petit bonheur la chance le long d'un mur.

— C'est plus petit que je ne l'imaginai, commenta Muriel, qui plissa le nez. Ça sent la peinture.

— Oui. Je viens de terminer la décoration.

L'ancienne guérite du gardien consistait en une vaste pièce de vie, haute d'un étage et demi, avec un plafond à pignons et deux petites lucarnes. À une époque, il y avait eu une mezzanine que l'on atteignait par une échelle et qui servait d'espace de couchage, mais le plancher était pourri et Edith avait accepté que je la supprime. Une cuisine tout en longueur et une salle de bains avaient été installées à l'arrière – dans les années 1970, à en juger par leur style. Je prévoyais de les moderniser toutes les deux quand j'en aurais les moyens.

L'endroit était clair et aéré, grâce aux trois bow-windows qui ouvraient sur l'allée. Bref, je l'adorais.

— C'est parfait pour moi.

— Bien sûr. Albert Jones vivait ici, dans le temps. C'était lui le gardien, avant la Première Guerre mondiale, me raconta Muriel. Son frère... (elle marqua une pause et fronça les sourcils) non, je ne me rappelle pas son prénom. Lui, il vivait dans l'autre. Ils formaient une drôle de paire, ces deux-là. Il y avait eu un scandale...

— Je me sers de la guérite est comme espace de stockage pour l'instant, intervins-je, histoire d'interrompre Muriel et son penchant notoire pour les ragots. Je n'attends plus que l'installation d'étagères et de vitrines d'exposition dans cette partie-ci et je serai prête à me lancer.

Muriel inclina la tête.

— Vous n'aurez pas grand monde pour monter jusqu'ici,

quand même, si ? Vous êtes installée un peu en dehors des sentiers battus.

— Oh, mais je n'attends pas que les gens viennent en masse, ce sera sur rendez-vous uniquement.

Elle avait pourtant touché un point sensible. Mon rêve d'origine – ouvrir un magasin d'antiquités avec ma mère à Londres – s'était brisé à la minute où, sur un coup de tête, elle avait acheté le Logis du palefrenier, ici, sur la propriété du manoir de Honeychurch. Mais j'avais tiré un trait là-dessus désormais et j'étais déterminée à faire en sorte que tout se passe bien dans ma nouvelle vie. De plus, j'étais tombée amoureuse du manoir de Honeychurch et de la campagne du Devonshire, et voir ma mère tellement heureuse me rendait heureuse moi aussi.

Je désignai une banquette Knole en tissu damassé rouge.

— Asseyez-vous, je vais vous préparer une tasse de thé. À moins que vous ne préféreriez une des citronnades faites maison dont M^{me} Cropper a le secret ?

Muriel grimacha.

— Oh non, Peggy les fait trop acides. Un thé, ce sera parfait.

Tout en m'affairant à la cuisine, je ne demandais pourquoi Muriel était venue... à vélo qui plus était. Bien que le village de Little Dipperton ne soit pas à plus de deux kilomètres du manoir, les chemins étaient étroits, longés de hautes haies et pleins de virages en épingle. Bref, très dangereux pour les cyclistes comme pour les piétons.

J'apportai le thé sur un plateau, avec une assiette de biscuits digestifs au chocolat au lait de chez McVitie.

— Votre voiture est en panne ? m'enquis-je.

Je m'étais habituée à voir Muriel sillonner les routes de campagne dans sa Kia jaune canari flambant neuve.

— On me l'a volée, répondit-elle tout à trac.

Alors, là, pour une surprise, c'était une surprise !

— Au village ?

— Non, à Dartmouth. Sur le parking du supermarché. Vendredi dernier.

— C'est affreux.

— Et avec mon Fred qui est parti... Oh, Kat, geignit-elle, je crois que je n'ai pas la force de continuer.

Elle avait l'air si désespérée, la pauvre, que je me glissai à côté d'elle et pris sa main dans la mienne.

— Ça a dû être dur de perdre Fred, lui murmurai-je. Je vous comprends, mon père me manque à moi aussi. Vous devriez discuter avec ma mère des premières semaines après sa mort, elle vous dirait combien ça a été difficile pour elle.

Muriel hocha la tête et sortit un mouchoir en dentelle d'une poche intérieure pour s'en tamponner les yeux.

— Merci, mon petit. Vous êtes adorable. (Elle lâcha un profond soupir.) Quarante-neuf ans de mariage et jamais un mot plus haut que l'autre.

Ça, j'en doutais un peu. Plus d'une fois j'avais entendu Muriel se plaindre que Fred passait trop de temps au *Hare & Hounds*, le pub local, et au champ de courses de Newton Abbot.

— Sans doute que vous n'avez pas encore réalisé. Ça doit vous sembler irréel.

— Oh, c'est bien réel. Apparemment, votre papa s'est assuré qu'Iris ne manque de rien. Hélas, je ne peux pas en dire autant de Fred. Je n'arrête pas de regarder par la fenêtre de ma chambre et je m'attends à le voir travailler, là, dans le cimetière. C'est le stress du procès qui l'a tué, vous savez, mais on n'avait pas d'autre choix que d'y aller.

— C'est dur, je sais.

— Fred était toute ma vie. C'était un bon mari.

Les commentaires de Muriel me rappelaient ceux de ma mère au sujet de mon père. Je l'aimais très fort, mais c'était un homme très autoritaire. Ce qui ne l'avait pas empêché de devenir un saint, maintenant que nous célébrions le premier anniversaire de sa mort.

— Enfin, je vous conseille de vous méfier, j'ai eu une série de vols à l'étalage au magasin, reprit Muriel, changeant brusquement de sujet. Des bricoles, des bonbons et des chocolats, ce genre de choses. En plus, avec l'Échauffourée et ce dangereux criminel dans la nature...

— L'« Échauffourée » ?

— C'est comme ça que les gens du coin appellent la reconstitution, m'expliqua Muriel. Il y a eu une série d'échauffourées, avant le siège du manoir de Honeychurch pendant la Première Révolution anglaise.

— Ah bon ? Je n'en savais rien.

— C'est le vieux comte qui a lancé cette tradition... avant ma naissance, bien sûr. Il y a les Têtes-Rondes – les parlementaristes – et les Cavaliers, qui sont les Royalistes, comme on préfère les appeler dans nos régions. Ils vont s'installer juste derrière chez vous. Ça va faire pas mal d'étrangers à traîner dans les parages pendant trois journées entières.

— Ça me procurera peut-être de nouveaux clients, éludai-je d'un ton léger.

— J'espère que vous avez un système d'alarme, répliqua-t-elle, avant de désigner les fenêtres. Et des rideaux. Vous êtes très exposée, et avec tous ces étrangers...

— Je ferai attention, la rassurai-je. Vous aviez besoin que je vous estime quelque chose ?

Depuis quelques semaines, j'avais reçu quantité de vieilles armures et autres armes anciennes à estimer ou à vendre, des objets dénichés par untel ou untel dans sa cave ou son grenier. La plupart du temps, il ne s'agissait que de copies.

— Non, non, me répondit-elle en ouvrant son sac de toile dont elle sortit un bocal qu'elle me tendit. Je vous ai apporté de la confiture de fraise maison, de la dernière cuvée de Fred.

— C'est très gentil, fis-je, touchée par le geste. J'adore la confiture de fraise. Merci.

Un silence inconfortable s'installa. À la façon dont elle jouait avec son mouchoir en dentelle, je sentais que Muriel brûlait de me confier quelque chose, mais elle semblait hésiter. Je songeai soudain que nous étions jeudi et qu'elle aurait dû tenir le bureau de poste.

— Tout va bien ?

— En fait, je souhaitais vous demander une faveur, mais ça doit rester secret, commença-t-elle. Je ne tiens pas à ce que les gens soient au courant de mes histoires personnelles.

Pour une femme qui était *la* commère du village, je trouvais le commentaire de Muriel quelque peu ironique.

— Bien sûr, bien sûr.

— Je pense que monsieur le comte va m'expulser.

— Quoi ?! m'exclamai-je. Pourquoi donc ?

— Le bureau de poste est tenu par un Jarvis depuis 1828. Depuis la conspiration des Poudres, c'est un Jarvis qui tond la pelouse du cimetière. C'est un Jarvis qui...

— Le bureau de poste appartient au domaine de Honeychurch ?

Je savais que la plupart des maisons du petit village de Little Dipperton étaient habitées par des locataires du manoir, mais j'ignorais que c'était aussi le cas du bureau de poste et de l'épicerie.

— Tous les cottages arborant une porte bleue appartiennent aux Honeychurch, m'expliqua Muriel.

— Mais enfin, pourquoi Rupert voudrait-il vous expulser ? répétei-je. Qui tiendrait le bureau de poste alors ? Vous envisagez de prendre votre retraite ?

— C'était mon Fred qui gérait nos finances, me dit-elle. Il est mort de manière si soudaine et puis... eh bien, il n'a pas laissé de testament. Et moi, les successions, ce genre de choses, je n'y comprends rien.

Elle se mit à pleurer doucement dans son mouchoir de dentelle.

— Vous avez un notaire ? (Muriel opina du chef.) Dans ce cas, ne vous tracassez pas, il s'occupera de tout à votre place.

— Hélas, je n'ai pas les moyens de lui payer ses émoluments, ni mon loyer d'ailleurs, en attendant que ce soit réglé.

— Je suis bien certaine que Rupert... monsieur le comte... comprendrait la situation, si vous alliez lui parler.

Muriel secoua la tête.

— Non. Vous ne le connaissez pas comme moi. Vous le voyez très différemment de nous autres, au village.

— Qu'en dit Violet ? lui demandai-je.

— On ne se parle plus, me répondit Muriel, les sourcils froncés.

— Je vous croyais les meilleures amies du monde !

La postière lâcha un ricanement méprisant.

— Je préfère ne pas aborder le sujet. C'est bien assez pénible de devoir lire toute cette histoire dans les journaux.

Trop tard, je me rappelai les détails sordides de leur désaccord, à savoir la « taille catastrophique » des rosiers grimpants de Violet, qui faisait la une du *Dipperton Deal*. Un nouveau silence embarrassé s'ensuivit. Je ne savais plus du tout quoi dire.

— Vous avez mentionné une faveur que vous souhaitiez me demander ?

— Je voudrais que vous me prêtiez de l'argent, lâcha Muriel tout à trac. Pas grand-chose. Juste un peu.

Mon cœur se serra. Mon père ayant été inspecteur des impôts, je savais précisément ce qu'il aurait pensé de cette idée. Il aurait cité Polonius, dans *Hamlet* : « Ne sois jamais ni prêteur ni emprunteur », et j'étais en total accord avec ce précepte.

— C'est juste l'histoire de deux semaines, se hâta d'ajouter Muriel. Le temps de me remettre à flot.

J'étais bien placée pour savoir qu'une succession, en particulier dans le cas où il n'y avait pas de testament, prenait souvent des mois.

— On ne peut pas tenir le bureau de poste sans électricité, poursuivit Muriel. Bon, ils ne nous l'ont pas coupée pour l'instant. Ma nièce Bethany tient le fort pendant que je suis venue ici vous voir. Je la forme à la reprise... Enfin, si monsieur le comte ne me jette pas dehors.

— Je connais Bethany, elle est intelligente.

Assise sur le canapé, Muriel arborait une expression de chien battu.

— Je ne sais pas à qui d'autre demander, admit-elle.

Toute cette situation était horriblement gênante. J'hésitais.

— Combien vous faut-il ?

— Mille livres.

— Mille livres !?

— Ce n'est pas comme si ça risquait de vous faire défaut, fit-elle en désignant mon stock. Regardez-moi tout ça. Rien qu'un bras de l'une de ces poupées vous en rapporterait cinq cents.

— Pas tout à fait, n-non, bredouillai-je.

— Sans compter que vous avez passé des années à la télé, renchérit-elle. Tout le monde sait que les gens de la télé sont payés des millions.

J'étais si choquée par le culot de cette bonne femme qu'il me fallut une minute pour parvenir à rétorquer, avec un sourire forcé :

— J'ignore ce qui a bien pu vous donner une telle idée. Je suis navrée, mais en ce moment, je ne peux pas.

Ni en ce moment ni jamais, brûlais-je d'ajouter, mais je retins ma langue.

— Ah. Dans ce cas, je vais me retrouver à la rue, conclut-elle en s'enfonçant dans les coussins. Même une centaine de livres, ça me dépannerait.

J'allais le regretter, je le savais bien, seulement je me sentais acculée. Sans un mot, je me dirigeai vers mon bureau et sortis mon chéquier du tiroir.

— Je suis d'accord pour vous donner, Muriel, pas vous prêter... trois cents livres. Je ne peux pas faire plus.

— C'est très gentil, chuchota-t-elle. Je ne vous le demanderais pas si je n'étais pas aux abois.

— Mais il y a une condition, ajoutai-je. (Muriel me jeta un regard méfiant.) Vous me promettez de parler à Rupert cet après-midi, pour lui répéter ce que vous venez de m'expliquer. Vous êtes d'accord ?

— D'accord, accepta-t-elle à contrecœur.

Je lui tendis le chèque, tiraillée entre un tas d'émotions contradictoires, où prédominait le ressentiment. Ma petite entreprise démarrait bien plus lentement que je ne l'avais espéré et, même si j'avais des économies, je ne pouvais pas vraiment me permettre de jeter trois cents livres par la fenêtre.

Muriel se remit debout.

— Bon, je vais vous laisser.

Pour une raison qui m'échappait, je me sentais coupable d'éprouver cette rancœur.

— Vous voulez que je vous ramène en voiture ? On pourrait mettre votre vélo dans le coffre de ma Golf.

— Non, merci. J'aime beaucoup me déplacer à vélo, répondit Muriel. J'espère que vous aimerez la confiture de Fred.

Alors que je la raccompagnais à la porte, elle s'immobilisa.

— C'est une très bonne idée, votre *Empire de l'antiquité* à Dartmouth. Vous allez attirer des tas de touristes.

Sur quoi, et avec un « au revoir » guilleret, elle s'en alla.

En la regardant enfourcher son vieux vélo et poser son sac de toile dans le panier, je fus traversée par deux pensées.

Premièrement, cette confiture était la plus chère que j'aie jamais achetée de ma vie. Et deuxièmement, comment Muriel était-elle au courant que j'avais envisagé de louer

temporairement une boutique à Dartmouth pour la période estivale ? Je n'en avais même pas parlé avec ma mère.

Au même instant, mon téléphone portable sonna. Et l'identité de l'appelant s'afficha à l'écran : « Maman ».

— Allô. Quand on parle du loup...

— Kat, il faut que tu viennes vite !

— Tout va bien ? (*Oh non, pas encore un drame !*) Tu as l'air bien agitée.

— Eric Pugsley et moi sommes dans les Cromwell Meadows.

— Tu es avec Eric ? De ton plein gré ?

Alors là, c'était une première. La relation qu'entretenait ma mère avec son voisin et sa casse automobile dégoûtante avait toujours été pour le moins houleuse. Étant donné sa pyramide de pneus, de pièces éparses de matériel agricole et les nombreux véhicules en fin de vie à divers stades de décomposition qui jonchaient le fond du pré, je ne pouvais la blâmer. Vraiment, c'était une véritable pollution visuelle. Heureusement, on ne voyait la casse que depuis le bureau de ma mère, à l'étage.

— Bon, avant que tu ne tires des conclusions hâtives, Katherine, je tiens à être bien claire : ceci n'a rien à voir avec moi.

Une crainte familière commença à me serrer le ventre.

— Est-ce qu'il faut que je m'asseye avant de t'écouter, maman ?

— Bien sûr que non. Oh, là, là, c'est tellement excitant ! Eric a déterré un corps.

— **E**ric creusait une tranchée pour faire passer la canalisation des égouts, m'expliqua ma mère. Il est arrivé en hurlant par la porte de derrière, il était dans tous ses états. Au bord de l'hystérie. Il est parti chercher monsieur le comte, là.

— Ce n'est pas un corps, c'est un squelette, maman, constatai-je.

Nous étions penchées au-dessus d'un trou boueux. Et tout ce que je voyais, moi, c'était le haut de ce qui ressemblait à un casque à queue de homard métallique et la moitié supérieure d'un crâne émergeant d'une épaisse couche de gadoue.

— Tu m'as fait peur, l'espace d'un instant.

— Madame la comtesse ne mentait pas quand elle racontait que les Cromwell Meadows étaient truffés de corps de soldats morts, poursuivait ma mère, tout à son histoire. Savais-tu que deux cent mille hommes étaient tombés au cours de la Première Révolution anglaise ?

— Non.

— Sachant que la population du pays n'excédait pas les cinq millions à l'époque.

Tout à coup, la matinée m'apparaissait moins rayonnante. Avec l'odeur d'été qui flottait dans l'air, les haies gonflées par le velouté blanc des fleurs d'aubépine, les violettes, les oxalis et les saxifrages dorés, difficile de s'imaginer que nous nous tenions sur un site qui avait été

témoin d'une telle tuerie lors de la bataille conduite pour sauver Honeychurch plus de trois cent cinquante ans en arrière.

— Dire qu'il aurait pu reposer là plusieurs siècles encore si cette monstruosité ne s'était pas effondrée, commenta ma mère. (Elle désignait la vieille caravane en piteux état d'Eric, où il avait établi son bureau.) Je ne serais pas fâchée de la voir disparaître enfin.

Depuis trois jours, à coups de hache et de tronçonneuse, Eric s'était attelé à la découpe du vieil engin. À présent, il ne restait plus du fruit de son labeur qu'un empilement hideux et un châssis d'acier qui évoquait une baleine échouée.

— Il va peut-être changer enfin d'avis et aller coller sa nouvelle caravane ailleurs. D'ailleurs, est-ce qu'il ne devrait pas avoir un permis pour s'installer ? s'insurgeait ma mère. On ne peut pas choisir un endroit et hop, se mettre à creuser des fondations !

— En tout cas, il n'y a plus de danger que ça se produise maintenant, tentai-je de la calmer. L'anthropologue médico-légal va faire interdire la zone et, avant que tu aies le temps de cligner des yeux, cet endroit grouillera d'experts.

— J'espère que ce n'est pas un simple paysan du village, marmonna ma mère. Ce serait tellement excitant si ce squelette s'avérait celui d'un membre clé de la famille. Une nouvelle branche à mon arbre.

En tant qu'historienne non officielle du clan des Honeychurch, une famille dont on pouvait remonter l'histoire sur plus de six cents ans, ma chère mère était devenue de plus en plus obsédée par leur généalogie. Une tâche pour laquelle elle visait l'exactitude absolue. Au départ, le quinzième comte de Grenville, lord Rupert Honeychurch, avait trouvé fort irritantes ses incessantes questions. Mais au fil des mois, l'enthousiasme d'Iris pour remonter la trace de ses ancêtres l'avait contaminé lui aussi.

— Je pense que c'est extrêmement peu probable, maman. Pour commencer, les Honeychurch étaient royalistes et se battaient dans le camp du roi Charles. Ils n'auraient donc pas porté ce genre de casques à queue de homard, qui étaient ceux des Têtes-Rondes. Ensuite, les Honeychurch ne sont-ils pas tous enterrés dans le mausolée familial de l'église St. Mary ?

— Très juste, oui.

— Pour ce que l'on en sait, ce n'est peut-être même pas un soldat.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Eh bien, je ne pense pas que ce soit là un casque du XVII^e siècle.

Il y avait quelque chose de bizarre dans la couronne du casque, trop lisse à mon goût. Le crâne de ces queue-de-homard était souvent cannelé. En général, ils étaient faits de deux morceaux joints au centre par un cimier qui allait de l'avant à l'arrière. Bien que ce modèle ne comporte pas de barre nasale, il était si large qu'il aurait pu gêner la vision de son porteur.

À force d'étudier de plus près la structure particulière de l'acier, je n'y tins plus : il fallait que je vérifie si mon intuition était correcte. Par chance, Eric avait abandonné une poignée d'outils, notamment un seau pour écoper l'eau. Je m'en saisis et m'accroupis juste au bord du trou.

— Tiens-moi la main, ordonnai-je à ma mère.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu fabriques ?! s'exclama-t-elle. Tu vas te salir pour ta réunion de ce matin. Pour une fois que tu t'es mise en jupe...

— Il faut juste que je vérifie quelque chose.

— Pourtant tu m'as dit de ne toucher à rien, protesta-t-elle.

— Je ne compte pas le toucher, lui, si c'est ce que tu sous-entends. Allez, joue le jeu.

— Je passe ma vie à jouer ton jeu, maugréa-t-elle.

Néanmoins, elle obtempéra et agrippa fermement ma main tandis que je me penchais au-dessus de la tombe. J'écopai trois seaux du liquide saumâtre et nauséabond, jusqu'à ce que le niveau d'eau soit assez bas pour révéler le crâne entier et une partie d'une fragile clavicule.

— Katherine ! hoqueta ma mère, horrifiée. Est-ce que c'est... est-ce... ?

— Oh, mon Dieu, chuchotai-je. Ce n'est pas un homme, c'est une femme, je me trompe ?

— Et ce n'est pas un casque, ajouta ma mère, surexcitée. C'est une muselière ! Quelle monstruosité ! C'est absolument horrible.

À présent que le casque était entièrement dénudé, nous pouvions observer, sidérées, la structure en acier lourd qui enfermait le crâne, avec sa cruelle muselière terminée par neuf pointes en métal acérées. Bref, l'engin ne laissait aucune place à l'imagination.

— Ce morceau-là était dans sa bouche, maman, expliquai-je. Ça lui appuyait sur le bout de la langue...

— Non ! s'écria ma mère en agitant les bras, horrifiée. Ne m'en dis pas plus. C'est affreux ! Quelle méchanceté absolue.

— Ces engins pesaient environ sept kilos, poursuivis-je. Et on obligeait les victimes à se promener dans les rues avec. La muselière était souvent attachée si étroitement que si la pauvre créature était fouettée, la douleur faisait voler la mâchoire en éclats. C'est de la barbarie pure !

— Tu penses que c'était une sorcière ? chuchota ma mère.

— Possible, mais les muselières, ou « bride-bavardes » comme on les appelait aussi, n'étaient pas seulement utilisées sur les sorcières ou les hérétiques, voire juste les femmes qui colportaient des ragots dans les villages, parfois, c'était une forme de châtiment corporel. Si cette femme a été mêlée à la guerre, elle représentait peut-être une menace sous une forme ou une autre ?

— Comme quoi ?

— C'est toi l'historienne, non ? Pas moi. Mais bon, je suppose qu'étant donné que les Honeychurch étaient royalistes et qu'à deux lieues d'ici – littéralement –, les ancêtres de Lavinia – les Carew – étaient des Têtes-Rondes... Eh bien, cette femme était peut-être espionne ?

— Ne touchez à rien ! cria une voix familière. Restez à l'écart ! Reculez-vous, je vous dis !

Nous nous tournâmes pour découvrir l'inspecteur principal Shawn Cropper qui traversait la pelouse dans notre direction aussi vite que l'herbe le lui permettait, en agitant les bras comme un fou. Son fameux trench-coat beige claquait de chaque côté de son corps tandis qu'il courait.

— Pourquoi est-ce qu'il porte un manteau par ce temps ? marmonna ma mère.

Derrière Shawn, mais progressant à une vitesse beaucoup plus mesurée, venait Rupert Honeychurch, suivi d'Eric. Rupert était vêtu d'un simple jean et d'une chemisette à carreaux bleu pâle, col ouvert et manches courtes. Dépasant Eric et son bonnet de laine de plusieurs centimètres, il avançait avec la démarche d'un homme né pour le pouvoir.

Shawn nous rejoignit. À bout de souffle. Mon ventre effectua un petit bond inattendu. En fait, j'étais toujours attirée par lui, avec ses grands yeux marron, ses cils incroyablement longs et ses boucles brunes en bataille. Je remarquai des taches de nourriture sur sa cravate Thomas et ses amis. Allez savoir s'il s'agissait d'un clin d'œil à la passion que Shawn nourrissait pour les trains à vapeur ou d'un cadeau de ses jumeaux, mais je devais bien admettre que notre rencontre fut embarrassée.

C'était la première fois que je le revoyais depuis notre seul et unique rendez-vous autour d'un dîner, au beau milieu duquel Shawn avait soudain souffert d'une gastro-entérite. Dans sa précipitation pour me ramener à la maison

et lui aux toilettes – il avait catégoriquement refusé d'utiliser celles du restaurant –, il avait été arrêté pour excès de vitesse par deux de ses propres hommes. Pour couronner le tout, il avait dû filer derrière une haie afin de s'épargner une honte cuisante. Bref, il ne m'avait pas proposé de sortir à nouveau.

Nous nous saluâmes d'un hochement de tête compassé et d'un bref sourire.

— On n'a rien touché du tout, inspecteur, l'assura ma mère. On montait la garde, en attendant les instructions.

Les trois hommes se penchèrent au-dessus du tombeau.

Eric tourna vers maman et moi un regard suspicieux.

— Le niveau d'eau a baissé !

— C'est la chaleur du matin, osa ma mère. Mais comme vous le constatez, le squelette appartient très probablement à une femme. Et c'est une muselière qu'elle porte. Nous pensons qu'il s'agissait d'une sorcière ou d'une espionne.

— Zut, dans ce cas, Iris, elle n'est pas de chez nous, commenta Rupert avec un clin d'œil. Quelle déception.

— À moins que quelqu'un du XXI^e siècle n'ait eu l'idée d'essayer cette chose sur son épouse, ironisa ma mère.

— Vous êtes décidément pleine d'esprit, aujourd'hui, fit Shawn.

À quoi ma mère sourit de toutes ses dents. Elle était d'excellente humeur depuis quelques semaines, date à laquelle elle avait rendu *Ravagée* – le dernier roman en date de sa série des *Amants maudits*, qu'elle écrivait en secret sous le pseudonyme de Krystalle Storm.

— Je connais quelques commères au village qui recevraient une bonne leçon en voyant l'un de ces engins, ajouta Rupert avec un large sourire.

— Mais soyez assuré, monsieur le comte, que l'arbre généalogique des Honeychurch avance extrêmement bien, reprit ma mère. J'ai presque terminé le XVII^e siècle. Une bonne petite bande pleine d'entrain.

Shawn sortit un rouleau de ruban de l'une des volumineuses poches de son trench-coat pour délimiter la scène de crime.

— Je suis sûr que c'est très intéressant, fit-il. Mais tant qu'on n'a pas la certitude de ce qui s'est passé ici, cette zone est strictement interdite d'accès. Rien, je répète, rien, ne doit être touché.

— Vous ne faites pas un peu trop de zèle ? intervint Rupert.

— Je me contente de me conformer à la procédure, monsieur, répondit Shawn.

— Mais... et mon nouveau bureau ? geignit Eric. On doit me livrer un préfabriqué demain matin.

— Désolé, le préfabriqué va devoir attendre, annonça Shawn à un Eric complètement dépité.

— Vous pourriez aussi installer votre nouveau bureau ailleurs, lui suggéra ma mère. Pourquoi pas là-bas ? (Elle désignait une immense broyeuse de voitures à l'autre bout du pré.) Je me suis toujours dit que votre bureau était trop éloigné de l'action.

— Attendez une minute... (Rupert saisit la pelle d'Eric et, penché au-dessus de la fosse, en enfonça délicatement la pointe dans la terre sur le côté.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Monsieur le comte ! s'exclama Shawn. Je me vois obligé de protester ! Je dois vous mettre en garde : il ne faut pas toucher quoi que ce soit dans la tombe tant que nous n'avons pas suivi la procédure habituelle.

Mais Rupert s'obstinait.

— Je veux juste voir ce que c'est !

Avec moult précautions, il travailla la terre jusqu'à ce que les parois commencent à céder pour révéler un treillis de côtes brisées. Logée entre deux d'entre elles, une dague couverte de terre.

Ma mère poussa un petit cri.

— C'est un couteau ?

— Monsieur le comte !

N'écoutant pas les protestations de Shawn, Rupert sortit rapidement un mouchoir en coton de sa poche, s'agenouilla et dégagea le poignard. Il était long, environ trente centimètres, voire davantage.

— Oui, pour être un couteau, c'est un couteau, constata-t-il en nous le présentant d'un air sombre.

— On dirait un main-gauche, intervins-je.

— Un quoi ? demanda ma mère.

— Un main-gauche était une dague que l'on utilisait pour parer les coups d'une main tandis que l'autre maniait l'épée, expliquai-je.

— Elle était donc soldat, conclut ma mère.

Je secouai la tête.

— J'en doute. Un soldat ne porterait pas une muselière.

Rupert entreprit de nettoyer la lame.

— Vous auriez votre loupe à portée de main, Katherine ?

Vu que je n'avais sur moi ni sac à main, ni poches, je me demandais où il pensait que je pourrais l'avoir remisee.

— Non, désolée. Mais je peux courir la chercher à la maison.

— Pas besoin, répliqua Rupert. On dirait qu'il y a un timbre gravé sur la lame.

Nous nous agglutinâmes autour de lui pour mieux voir.

— C'est le sceau des Honeychurch, déclara ma mère. J'en suis certaine.

— Tu as une bien meilleure vue que moi, commentai-je.

— Je m'insurge, protesta encore Shawn.

— Cela fait des mois que je l'ai sous le nez, ce blason des Honeychurch – ou leur timbre ou quel que soit le nom que l'on veuille lui donner. Je le reconnaîtrais entre mille.

— Vous avez raison, confirma Rupert avec enthousiasme. Il montre les deux aigles qui flanquent notre bouclier. Ces dagues étaient fabriquées spécifiquement pour leur

propriétaire et coûtaient très cher. Il est rarissime que ce genre d'objet soit abandonné.

— À moins que ça n'ait été fait exprès, suggéra ma mère.

— Exprès ?

Rupert posait sur Iris un regard de plus en plus incrédule.

— Maman... l'emplacement du poignard...

— Mais enfin, vous n'insinuez tout de même pas...

— Si, tout à fait ! s'exclama ma mère. La personne qui gît dans ce tombeau rempli d'eau, qui qu'elle soit, a bel et bien été assassinée.